

magnifique bouquet, le plus beau, à coup sûr, qui eût jamais été offert à "mademoiselle Dy Burbank, de Castle-House". Compliments et remerciements furent donnés et rendus de part et d'autre avec une profonde émotion.

Puis, tous se retirèrent, et la famille rentra dans le hall, en attendant l'heure du coucher. Il semblait qu'une journée si bien commencée ne pouvait que bien finir.

Vers huit heures, le calme régnait sur toute la plantation. On avait lieu de croire que rien ne le troublerait, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre au dehors.

James Burbank se leva et alla aussitôt ouvrir la grande porte du hall.

Devant le perron, quelques personnes attendaient et parlaient à haute voix.

"Qu'y a-t-il ? demanda James Burbank.

— Monsieur Burbank, répondit un des régisseurs, une embarcation vient d'accoster le pier.

— Et d'où vient-elle ?

— De la rive gauche.

— Qui est à bord ?

— Un messenger qui vous est envoyé de la part des magistrats de Jacksonville.

— Et que veut-il ?

— Il demande à vous faire une communication. Permettez-vous qu'il débrique ?

— Certainement !

Mme Burbank s'était rapprochée de son mari. Miss Alice s'avança vivement vers une des fenêtres du hall, pendant que M. Stannard et Edward Carrol se dirigeaient vers la porte. Zermah, prenant la petite Dy par la main, s'était levée. Tous eurent alors le

pressentiment que quelque grave complication allait surgir.

Le régisseur était retourné vers l'appontement du pier. Dix minutes après, il revenait avec le messager que l'embarcation avait amenée Jacksonville à Camdless-Bay.

C'était un homme qui portait l'uniforme de la milice du comté. Il fut introduit dans le hall et demanda M. Burbank.

"C'est moi ! Que me voulez-vous ?..."

— Vous remettre ce pli."

Le messager tendit une grande enveloppe, qui portait à l'un de ses angles le cachet de Court Justice.

James Burbank brisa le cachet et lut ce qui suit :

"Par ordre des autorités nouvellement constituées de Jacksonville, tout esclave qui aura été affranchi contre la volonté des Sudistes sera immédiatement expulsé du territoire.

"Cette mesure sera exécutée dans les quarante-huit heures, et, en cas de refus, il y sera procédé par la force.

"Fait à Jacksonville, 28 février 1862.

"TEXAS."

Les magistrats en qui l'on pouvait avoir confiance avaient été renversés. Texar, soutenu par ses partisans, était depuis peu de temps à la tête de la ville.

"Que répondrai je ? demanda le messager.

— Rien !" répliqua James Burbank.

Le messager se retira et fut reconduit à son embarcation, qui se dirigea vers la rive gauche du fleuve.

Ainsi, sur ordre de l'Espagnol, les anciens esclaves de la plantation allaient être dispersés ! Par

cela seul qu'on les avait faits libres, ils n'auraient plus le droit de vivre sur le territoire de la Floride ! Camdless-Bay serait privée de tout ce personnel sur lequel James Burbank pouvait compter pour défendre la plantation ?

"Libre à ces conditions ? dit Zermah. Non, jamais ! Je refuse la liberté, et, puisqu'il le faut pour rester près de vous, mon maître, j'aime mieux redevenir esclave !"

Et, prenant son acte d'affranchissement, Zermah le déchira et tomba aux genoux de James Burbank.

IX — ATTENTE

Telles étaient les premières conséquences du mouvement généreux auquel avait obéi James Burbank en affranchissant ses esclaves, avant que l'armée fédérale fût maîtresse du territoire.

A présent, Texar et ses partisans dominaient la ville et le comté. Ils allaient se livrer à tous les actes de violence auxquels leur nature brutale et grossière devait les pousser, c'est à dire aux plus épouvantables excès. Si, par ses dénonciations vagues, l'Espagnol n'avait pu, en fin de compte, faire emprisonner James Burbank, il n'en était pas moins arrivé à son but, en profitant des dispositions de Jacksonville, dont la population était en grande partie surexcitée par la conduite de ses magistrats dans l'affaire du propriétaire de Camdless-Bay. Après l'acquittement du colon anti-esclavagiste, qui venait de proclamer l'émancipation sur tout son domaine, du nord-est dont les vœux étaient manifestement pour le Nord, Texar avait soulevé la foule

des malhonnêtes gens, il avait révolutionné la ville. Ayant amené par là le renversement des autorités si compromises, il avait mis à leur place les plus avancés de son parti ; il en avait formé un comité où les petits blancs se partageaient le pouvoir avec les Floridiens d'origine espagnole ; il s'était assuré le concours de la milice, travaillée depuis longtemps déjà, et qui fraternisait avec la populace. Maintenant, le sort des habitants de tout le comté était entre ses mains.

Il faut le dire, la conduite de James Burbank n'avait trouvé aucune approbation chez la plupart des colons dont les établissements bordent les deux rives du Saint-John. Ceux-ci pouvaient craindre que leurs esclaves voulussent les obliger à suivre son exemple. Le plus grand nombre des planteurs, partisans de l'esclavage, résolus à lutter contre les prétentions des Unionistes, voyaient avec une extrême irritation la marche des armées fédérales. Aussi prétendaient-ils que la Floride résistât comme résistaient encore les Etats du Sud. Si, dans le début de la guerre, cette question d'affranchissement n'avait peut-être excité que leur indifférence, ils s'empresaient à présent de se ranger sous le drapeau de Jefferson Davis. Ils étaient prêts à seconder les efforts des rebelles contre le gouvernement d'Abraham Lincoln.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que Texar, s'appuyant sur les opinions et les intérêts unis pour défendre la même cause, eût réussi à s'imposer, si peu d'estime qu'inspirât sa personne. Désormais il allait pouvoir agir en maître, moins à l'effet

d'organiser la résistance avec le concours des sudistes, et de repousser la flottille du commodore Dupont, qu'afin de satisfaire ses instincts pervers.

C'est à cause de cela, ou la haine qu'il portait à la famille Burbank, que le premier soin de Texar avait été de répondre à l'acte d'affranchissement de Camdless-Bay par cette mesure obligeant tous les affranchis à vider le territoire dans les quarante-huit heures.

"En agissant ainsi, disait-il, je sauvegarde les intérêts des colons, directement menacés. Oui ! ils ne peuvent qu'approuver cet arrêté, dont le premier effet sera d'empêcher le soulèvement des esclaves dans tout l'Etat de la Floride."

La majorité avait donc applaudi sans réserve à cette ordonnance de Texar, si arbitraire qu'elle fût. Oui ! arbitraire, inique, insoutenable ! James Burbank était dans son droit, quand il émancipait ses esclaves. Ce droit, il le possédait de tout temps. Il pouvait l'exercer même avant que la guerre eût divisé les Etats-Unis sur la question de l'esclavage. Rien ne devait prévaloir contre ce droit. Jamais la mesure, prise par Texar, n'aurait pour elle la justice ni même la légalité.

Et tout d'abord, Camdless-Bay allait être privée de ses défenseurs naturels. A cet égard dans le but l'Espagnol était pleinement atteint. On le comprit bien à Castle-House, et, peut-être, aurait-il été à désirer que James Burbank eût attendu le jour où il pouvait agir sans danger. Mais, on le sait, accusé devant les magistrats de Jacksonville d'être en désaccord avec ses principes, mis en demeure de s'y